Les défauts du Montagnais, outre ceux déjà mentionnés, tous greffés sur le manque de volonté, sont :

a) La passion du jeu. Le Montagnais ne jouera jamais aux cartes, par exemple, sans enjeu ; ses allumettes y passeront, puis son tabac, sa pipe, son couteau, son mouchoir, son casque, son argent, s'il en a, et enfin, comme s'il perdait tout contrôle sur ses actes, pièges, fusils, fourrures, — et cela, en une ou deux nuits. Puis il vient pleurer sa faute, quitte à recommencer à la première occasion. Inutile d'en dire les conséquences : misère dans la famille, dettes énormes, inimitiés, mauvais exemple, etc.

b) Pour la danse, c'est plus grave. Que les garçons fassent une sauterie, seuls, ça passe ; mais les femmes veulent en être. D'où bals nocturnes, avec mélange des sexes ; d'où aussi rendez-vous, ménages désunis, etc. La danse, dangereuse parmi les blancs, l'est doublement pour des hommes sans volonté comme le sont les Montagnais — chez qui l'occasion est, en fait, toujours prochaine.

c) Enfin, la mauvaise conduite — fruit de la danse, du jeu, du sans-gêne, de la paresse, etc. — est plus apparente et, par suite, plus funeste, sinon plus générale, que parmi les blancs.

Vous savez, Monseigneur, que ces maux redoublèrent, quand je devins Directeur de la Visitation. Il y a des causes évidentes à tout cela. Outre mon inexpérience et mon manque d'autorité, défauts communs à tous les jeunes, il y eut alors une année d'abondance, qui fut fatale à plusieurs. Ceci peut paraître paradoxal ; mais c'est un fait. En 1919, le prix des fourrures accusa une hausse extraordinaire ; et, dès ce jour, le jeu fut en honneur — et les dettes aussi. La bonne chère et les bals suivirent la hausse générale.

A cause de ces désordres, j'ai souffert dans mon âme de prêtre ; et, parce que j'ai souffert, j'aime ma Mission et mes Montagnais.

Aujourd'hui, je possède de nouveau mon Supérieur ; et je demande au ciel de le guérir complètement, afin qu'il puisse reprendre ses travaux en langue monta-

B. *La Mission au point de vue moral.* — Quand je devins Directeur de la Mission, en 1917, j'eus à succéder à un Missionnaire qui avait, depuis près de 30 ans, dépensé sa vie à l'évangélisation du même peuple, — s'étant fait tout à tous, connaissant à fond la langue et les mœurs montagnaises, psychologue et théologien averti, auteur d'écrits précieux, en la même langue, couvrant à peu près toute la doctrine chrétienne, et même d'une grammaire qui serait précieuse, si elle était imprimée et mise entre les mains de ceux qui ont à apprendre cette langue. C'est dire que je prenais une lourde succession.

Malgré les exemples et les leçons de ce bon Père, pendant l'hiver 1916-1917, ayant à terminer mes études théologiques et bégayant à peine le montagnais, une réaction devait se produire ; et elle ne fut pas lente à venir.

C'est alors que je trouvai en vous... « le père, gardien fidèle et actif, au cœur débordant de charité, dont l'absolu dévouement embrasse toute la Mission, âmes et biens, qui se réjouit des succès de ses enfants, compatit à leurs peines, qui favorise et seconde les efforts et les entreprises légitimes, qui fait siens tous les intérêts de ses subordonnés ».

Je dois aussi un merci reconnaissant à mon Supérieur de district et à mon guide dans la vie de Missionnaire, qui ne m'ont pas ménagé les bons conseils, dont j'avais tant besoin, ni leur sympathie, très précieuse au petit « Sauvageon » — qui, seul, à 150 milles du plus proche voisin, reste jusqu'à quatre ou cinq mois sans voir un confrère à qui se confesser ou demander un conseil dans ses difficultés.

Comprenant mon incapacité de mener à bien l'œuvre à moi confiée, je pensai qu'il serait bon de remettre les intérêts spirituels des âmes entre des mains sûres ; et le Père Pénard, entrant dans mes vues, composa un acte de consécration au Sacré-Cœur, qui devenait le vrai Supérieur de la Mission, dont je me trouvais très honoré d'être le petit vicaire. Cette consécration fut faite le 19 août 1917 et est renouvelée tous les premiers

jusqu'à 30 premiers communiants ; et votre délégué, en 1920, confirma 75 enfants. Selon votre désir, Monseigneur, nos gens reçoivent tous, à la fin de chaque mission, des

e) Scapulaires du Sacré-Cœur et de Notre-Dame du Mont-Carmel.

f) Enfin, l'Apostolat de la Prière fonctionne, depuis son établissement (en 1913). Il est seulement regrettable que les bulletins mensuels arrivent un mois en retard, de sorte que l'on ne peut s'unir aux autres membres, dans cette grande croisade de pénitence et de prière. On se sert de cette Association pour implanter parmi nos gens la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Une dizaine de familles ont déjà fait l'Intronisation ; et je me rappelle un jeune père de famille, qui, à l'extrémité, pendant la grande épidémie d'influenza, me fit venir chez lui la nuit. Je lui rappelai la promesse du Sacré-Cœur à ceux qui honorent son image ; il consentit à se consacrer avec sa famille, et, sur-le-champ, je prononçai l'acte en son nom. Le lendemain, il était beaucoup mieux. Malheureusement, sa femme tomba malade, à son tour. Mais elle se remet, aujourd'hui, et l'aîné de ses fils vit avec les Pères — qui lui font la classe, dans l'espoir de pouvoir, un jour, donner un prêtre de leur race aux Montagnais.

A ces œuvres j'ai ajouté les mois de Marie et des Morts ; et la prière et chemin de Croix, durant ce Carême...

Je viens de vous montrer, Monseigneur, le beau côté de la médaille. Il y a aussi le revers ; je vous l'ai même déjà laissé entrevoir. Je crois qu'il est bon de le découvrir, lui aussi, afin de dissiper un préjugé, né de l'expression « Nos bons Sauvages », pour que l'on ne soit plus porté à regarder comme secondaire ce qui est principal — savoir, la prière et le sacrifice, pour la sanctification et la persévérance des Indiens dans le bien. Ceux qui désirent avoir une idée juste des Indiens, n'ont qu'à lire ce qu'en a dit Mgr Grandin, de vénérée mémoire ; et qu'ils ne croient pas qu'il exagère.

excepté les gens trop pressés, comme partout, d'ailleurs — et la mission s'ouvre. De ceux qui y assistent, plusieurs s'imposent des sacrifices que bien des blancs ne s'imposeraient pas : voyages — avec femmes et enfants, armes et bagages — à des distances de plus d'une semaine de marche, et, en plus, la perspective du pénible retour (avec jeûne), au moins les jours de gros vents, et ils sont nombreux sur notre lac. Des familles passent un jour entier sans manger ; d'autres n'ont qu'un poisson pour tout un jour. Or, les exercices sont longs et fréquents, comme le prouvera le règlement suivant :

Ordre de la Mission :

A. M., 7 heures. — Sainte Messe ; Sermon pour tous.
11 heures. — Catéchisme pour les enfants, jusqu'à midi.
P. M., 2 heures. — Sermon, par catégories (hommes, femmes, jeunes gens).
5 heures. — Sermon pour tous ; Chapelet, Prière, Bénédiction du T. S. Sacrement.
10 heures. — Couvre-feu.

Ce dernier point est très important. Tous les soirs, à 10 heures, la cloche sonne ; après quoi, personne n'a le droit de sortir ou d'aller en visite. Il y a des gardiens, nommés officiellement ; et il faut voir avec quel zèle ils s'acquittent de leur grave fonction ! Ceci nous évite bien des désordres.

Le catéchisme, pendant la mission, porte sur la partie de la Religion qui a été expliquée pendant l'année, — v. g., Église, Sacrements, etc. — Le tout est vu en 5 ans. Or, chaque enfant doit passer, avec succès, un examen sur ces 5 parties de la doctrine, pour être libéré de l'obligation d'assister au catéchisme des enfants, pendant la mission. Le Missionnaire, lui, en récolte un surcroît de travail ; mais, quand, comme cette année, il peut enregistrer 650 confessions et 2.500 communions, il n'a pas lieu de regretter ses peines. C'est une semence de vie divine qui ne peut pas périr tout entière.

Après la mission, il y a un triduum, préparatoire à la première Communion des enfants. J'ai eu, parfois,

Vendredis du mois, ainsi qu'aux principales fêtes. Cet acte posé, en attendant mieux, je tâchai de maintenir les œuvres existantes, — et elles étaient nombreuses, car n'ont-elles pas fait dire à Votre Grandeur, dans sa brochure, *Les débuts d'un Évêque-Missionnaire*, que « la Visitation est la perle des Missions du Nord » ?

Parmi ces œuvres, je me permettrai de signaler les suivantes :

a) La confession et la communion fréquentes, piliers de tout édifice spirituel, étaient et sont encore en honneur, chez nous. Étant donné le petit nombre de gens vivant près de l'église, les statistiques parlent éloquemment : — Confessions, 6.000 à peu près par an ; communions, 12.000 à 13.000 ; et ceci, sur une population de 500 communiants à peine. Je n'ai jamais dit la Messe dans une église vide, bien que, parfois, comme au temps de la pêche d'automne, il y ait bien peu de monde chez soi Les enfants, au moins ceux qui vivent à portée du Père, apprennent, très jeunes, le chemin de la sainte Table.

b) C'est que nous catéchisons, tous les dimanches et fêtes, — et pour tous, petits et grands, selon l'enseignement de Pie X, de vénérée mémoire.

c) De plus, j'ai repris une œuvre, qui existait autrefois : je veux parler de l'école. Dans les saisons où les gens laissent femmes et enfants près de la Mission, — c'est-à-dire, de novembre à juin — je deviens maître d'école. Le matin, une heure de catéchisme et, le soir, classe d'écriture syllabique, calcul et même classe de chant — et c'est la plus aimée, car le Montagnais aime le chant et l'apprend facilement. Quand pourrais-je dire aux lecteurs de nos Annales que nous avons enfin une école ? Ce ne serait pas sans besoin ; car, contrairement à ce qui arrive dans la plupart des Missions, la population du Portage La Loche accuse une augmentation constante.

d) A côté du catéchisme et de l'école, il y a la grande mission de l'été. Quand la chasse du printemps est finie, les gens s'amènent ; et les tentes se dressent et se groupent, par campements distincts, autour de l'église, —

e) Dois-je noter que ce compagnon, un jour, s'égara ? On en rit aujourd'hui ; mais je sais quelqu'un qui ne riait pas alors. Parti avec un jeune homme, pendant mon absence, pour visiter les pièges à renards, à une dizaine de milles de la Mission, il poursuivit et finit par tuer un caribou — qui l'avait amené loin de son chemin. De là, il veut « couper au plus court », s'égare, et marche, marche, sans jamais arriver au chemin. Le soir, à mon retour, je trouve la maison vide. A la nuit, voyant que mes chasseurs ne rentrent pas, j'envoie un messager au bout d'un petit lac, où ils ont dû laisser leurs chiens. Ceux-ci sont bien là ; mais de Frère, point. Ils ont tué un orignal ou un caribou, me dis-je ; cependant, je ne dormis pas bien, cette nuit-là. Le lendemain, je pars à leur recherche. Arrivé aux chiens, rien encore. Je continue jusqu'à leur dernier foyer. Là se trouvent la hache, les vivres, etc. Plus de doute, ils sont perdus ! Si, du moins, ils n'étaient pas trop loin ! Je gravis le coteau que longe le chemin. Là, à 20 pas, leur trace toute fraîche. Comment ne se sont-ils pas reconnus ? J'appelle ; rien... Je tire du fusil ; rien... Le vent m'est contraire. Je pars sur leur trace, criant, appelant. Bientôt, la trace tourne, tourne, et d'autres pistes croisent les premières ; puis voici l'endroit où, fatigués, ils se sont assis. Et je crie, et je tire jusqu'à ma dernière cartouche. Enfin, j'entends un coup de carabine. Ils sont là tout près. J'y cours à la raquette, dans la neige et la mousse des « muskegs ». Juste quand le soleil va disparaître à l'horizon, je trouve mes deux lurons, assis, près d'un foyer à moitié éteint, — déjà rassérénés, car ils ont, eux, entendu mes coups de fusil. Leur premier mot fut : « Avez-vous de quoi manger ?... » Ils avaient erré, sans vivres, sans raquettes, sans couverture, sans hache, et couché à la belle étoile, par une nuit assez froide et neigeuse... De là je les ramenai au chemin ; et nous rentrâmes, tard dans la nuit, — eux se promettant bien, mais un peu tard, de ne plus « piquer au plus court » !

f) Pour oublier cet incident, nous eûmes, au Jour de

gnaise et m'aider à regagner le terrain perdu, — car je compte sur son ascendant moral sur nos gens, à cet effet. De plus, grâce à sa présence ici, je pourrai facilement voyager, l'hiver, et jouir de la vie commune, en petit, le reste du temps.

§ III. — **Menus Faits divers.**

Il ne me reste plus à noter, Monseigneur, que des faits divers :

a) D'abord, votre visite pastorale, en 1917, durant laquelle s'effectuèrent les changements mentionnés plus haut.

b) Départ et ordination du Père Pioget. Après de nombreuses démarches auprès des Congrégations romaines, l'ordination du Rév. Frère Pioget fut décidée ; et, le 28 avril, il me quitta pour LePas. De résidence au Portage depuis 9 ans, il emporta les regrets du Missionnaire et des Montagnais — dont il possédait la langue, depuis longtemps. Il partit bravement pour le Pôle Nord. Car vous savez, Monseigneur, que le missionnaire Oblat regarde comme une faveur ce que, dans la civilisation, on regarde comme une disgrâce : pour nous, plus le poste est périlleux et pauvre, plus aussi il est désiré. Et j'en sais plus d'un qui a désiré et désire encore cet avancement vers le Nord !

c) Visite du Père Pénard et du Frère Martin Lajeunesse, en 1918. Parti en 1917, le Père Pénard revient l'été suivant, pour donner la mission ; il est accompagné du Frère Lajeunesse — scolastique alors, aujourd'hui prêtre et Directeur de l'École indienne de Beauval. Inutile de dire ma joie, après être resté seul depuis plus de deux mois, de revoir mon ancien Supérieur et un condisciple du collège et du scolasticat.

d) Arrivée du Frère Dumaine. En juillet, Votre Grandeur m'envoyait un autre compagnon, dans la personne du Frère Dumaine — qui, malgré une santé qui laisse à désirer, rend encore à la Mission des services que seul le Bon Dieu peut et saura récompenser.

des nouvelles positives de ces importantes assises. La Circulaire de notre R^me^ Père Général vint alors nous mettre au courant des travaux acccomplis et nous réconforter — nous surtout, membres épars dans le Grand Nord. Merci de nous avoir redit que nous sommes bien de la Famille, en mission par vœu, et merci de la bénédiction du Souverain Pontife ! Avec cela, peu importe l'éloignement de la Famille, l'isolement, la langue maternelle abandonnée pour un dialecte étranger. La parole du Père de Famille restera gravée dans nos cœurs ; et, sous le regard de notre Mère Immaculée, nous continuerons à défricher ce coin perdu du grand champ des âmes.

Un dernier mot, Monseigneur, pour remercier ici, publiquement, tous les bienfaiteurs de la Mission de la Visitation, dont les prières, plus d'une fois, m'ont fait du bien. Merci à Votre Grandeur, d'abord, et ensuite à nos chers Frères scolastiques d'Ottawa et d'Edmonton, en particulier, qui veulent bien encore se rappeler leur petit « Sauvageon » et l'aider de leurs aumônes et de leurs prières, en attendant de venir lui prêter main-forte.

Je suis, Monseigneur, de Votre Grandeur l'enfant soumis et respectueux.

Jean DUCHARME, *O. M. I.*

Mgr Grouard, O. M. I.

Nous nous permettons — à l'occasion de ses noces de diamant sacerdotales (3 mai 1922) — d'offrir au vénérable Vicaire Apostolique de l'Athabaska, avec nos respectueux hommages, nos meilleurs vœux de bonne santé.

Nous demandons à DIEU de garder, de longues années encore, à son œuvre d'évangélisation, cet intrépide pionnier des Missions du Nord-Ouest canadien.

Né à Sablé (diocèse du Mans), le 2 février 1840, Mgr GROUARD fut ordonné prêtre, à Boucherville (Canada), le 3 mai 1862. Ajoutons qu'il est Évêque titulaire d'Ibora et Vicaire Apostolique de l'Athabaska depuis le 18 octobre 1890.

l'An 1919, de belles étrennes. Ce fut, Monseigneur, votre visite. Jamais la Mission du Portage n'avait eu pareil honneur — ni les Missionnaires pareil bonheur...

g) Mais, toute joie se paie ici-bas : peu après votre départ, s'abattit sur la Mission l'influenza.

« Ils ne mouraient pas tous,
Mais tous étaient frappés. »

J'en fus, et des premiers. Ensuite, je pus courir de tous côtés, au premier appel des mourants. Pendant ces jours de deuil, la protection du Sacré-Cœur fut visible. Il n'y eut que 10 décès d'adultes — dont deux seulement, frappés, en pleine jeunesse, par la seule influenza ; ils n'étaient pas consacrés au Sacré-Cœur. Je tiens, Monseigneur, à noter ces faits, bien qu'en retard, afin de les ajouter à la liste, déjà longue, des bienfaits de ce divin Cœur à l'égard des hommes, et inspirer confiance à ceux qui doutent encore de sa bonté.

h) Année d'anniversaires. L'année 1920 en fut une d'anniversaires pour la Mission de la Visitation. Aucune fête, cependant, ne vint les commémorer ; seul, le Missionnaire les consigna au *Codex historicus.*

1° 75e anniversaire de la première visite du Missionnaire catholique ;

2° 30e anniversaire de l'établissement de la Mission, indépendante de celle de l'Ile-à-la-Crosse ;

3° 25e anniversaire de l'établissement de la Mission comme résidence de la Congrégation.

La Mission est donc à un tournant de son histoire — et non le plus facile, comme le prouve ce que j'en ai déjà dit.

i) Levage d'une nouvelle église. Pendant l'été de 1920, tout en donnant la mission, j'eus à diriger les travaux de levage d'une grande église — levage exécuté par les Montagnais, en deux jours. Depuis, les choses en sont là, comme je l'ai déjà dit.

j) Enfin, XXe Chapitre général de la Congrégation, tenu à Rome. On a été presque un an, ici, avant d'avoir

Pour aider à l'intelligence de ces quelques lignes, il sera, je crois, utile de faire connaître, d'abord, la Mission et les gens dont il y sera question.

La Visitation est une Mission du nord de la Saskatchewan, visitée, dès 1845, par M. Thibault, prêtre séculier de Saint-Boniface, puis évangélisée par la plupart des « anciens » Oblats, Évêques ou prêtres, du Nord-Ouest, passant par le grand Portage du lac La Loche à la rivière Eau-Claire — route unique des voyageurs, dans le temps.

Dès l'établissement des Oblats à l'Ile-à-la-Crosse, le Portage en fut une dépendance, — jusqu'en 1890, date où le Rév. Père Jean PÉNARD reçut son obédience pour la Visitation. Ce ne fut qu'en 1895, cependant, qu'il put venir s'établir ici, comme premier Directeur résidant. Depuis, il y a été le seul missionnaire, moins un intervalle de quatre ans, jusqu'en 1917 — date où Votre Grandeur l'appela à prendre la direction de l'École indienne de Beauval et me donna, « à la franc-maçon », mon obédience comme Directeur de la Mission. Je m'explique : Vous vous rappelez qu'ayant à développer des pellicules photographiques, on se mit dans la cave, faute de chambre obscure, — et c'est là que vous m'annonçâtes le changement ! Je crois, cependant, que le « vieux Charlot » eut vent de la chose ; car il ne ménagea pas les épreuves au petit Missionnaire.

La population du Portage La Loche est toute formée de Métis canadiens-français. Ceci peut surprendre, à première vue ; car on ne parle jamais que des « Montagnais » du Portage La Loche. En fait, un seul homme est Montagnais ; les autres, bien que ne parlant que le montagnais, à quelques exceptions près, sont descendants de Canadiens, coureurs de bois, mariés à des Montagnaises. Ils ont pris les mœurs indiennes, — preuve de l'influence de la femme, chez tous les peuples, dans la formation des hommes.

Le Métis montagnais est sans volonté ; le mot volonté manque même en sa langue. Ceci explique, je crois, le manque absolu de vocations religieuses, chez ce peuple

— qui, évangélisé depuis plus de 75 ans, n'a pourtant fourni aucun sujet à l'Église

Une autre conséquence de ce manque de volonté, c'est la paresse. Le Montagnais ne connaît que deux sortes de travaux dignes de lui : la chasse et la pêche. Mais il est aussi grand parleur, donc grand *blagueur ;* de plus, rien n'échappe à son observation, et la raillerie est le thème ordinaire de ses discours. Il a de l'intelligence et de la bonté ; et il est communiste, — reste de la vie commune et nomade d'autrefois — et, comme tout bon communiste, il oublie vite le bienfait rendu, jamais celui qu'il rend.

§ II. — **Matériel et Moral.**

A. *La Mission au point de vue matériel.* — Pour parler de l'état matériel de la Mission, il est bon de dire, une fois pour toutes, que le Missionnaire doit connaître et exercer toutes sortes de métiers. Car, même à prix d'argent, on ne pourrait trouver ici la main-d'œuvre nécessaire pour les différents travaux. Ainsi, le Missionnaire est, selon ses aptitudes, menuisier, peintre, forgeron, cuisinier, scieur-de-long, linger, cultivateur, musicien, maître d'école... et que sais-je encore ? Quand je dis Missionnaire, j'entends l'Oblat — Père ou Frère convers. Ah ! celui-ci, comme il est peu connu et sa sainte vocation peu appréciée ! Pourtant, si l'on savait ! Si l'on savait les mérites immenses qu'il gagne, tous les jours, et la joie dans son travail, non rétribué ici-bas mais qui accumule les trésors pour l'autre vie, — si l'on savait les services qu'il rend aux Missions, dont il est, très souvent, le pourvoyeur infatigable, — si l'on savait la joie, dès ici-bas, qui inonde son âme, nourrie, tous les jours, du « Pain des forts », — si l'on savait cela et bien d'autres choses, que la plume ne saurait rendre : nos vénérés Évêques-Missionnaires n'auraient pas à toujours redire le cri angoissé du Sauveur : « Les ouvriers sont peu nombreux !... »

Quand j'arrivai ici, en 1916, j'eus pour compagnon un religieux dévoué qui, après avoir servi le missionnaire pendant près de 20 ans, comme Frère convers, reçut de Votre Grandeur l'onction sacerdotale et fut envoyé au poste héroïque de Chesterfield Inlet ; il évangélise, aujourd'hui, les Montagnais et les Esquimaux du lac Caribou. Je parle du Rév. Père Paul PIOGET.

Quand ce dernier compagnon partit, Votre Grandeur m'envoya un autre Frère, non moins dévoué, le Rév. Frère Léonidas DUMAINE — qui, sans bruit, accomplit sa besogne de *factotum*, à la grande édification de tous.

Malgré le dévouement du premier, la maison des Pères était, à mon arrivée, inachevée, faute de bois. Je dus donc prendre la hache et le rabot ; et je terminai l'intérieur de notre habitation.

L'église, elle, était dans un état lamentable ; et le Père PÉNARD a dû en remettre la reconstruction, à cause de la pauvreté de la Mission et de la dureté des temps — doublées par la « grande Guerre », qui a arrêté tant de travaux, dans le monde entier. Après trois ans de démarches et d'efforts, je n'ai réussi qu'à lever le carré d'une nouvelle église de 70 × 30 × 15 pieds... J'avais espéré pousser les travaux, cet été ; mais l'incendie du couvent de l'Ile-à-la-Crosse a tout arrêté. J'ai dû céder planches, bardeaux de fer, ouvrier, et... j'attends l'été prochain. Pour les besoins de cette église, je me suis fait mendiant. Par lettres ou par l'intermédiaire de bienfaiteurs, parmi lesquels Votre Grandeur occupe le premier rang, j'ai recueilli des aumônes qui m'ont permis d'acheter le toit, les portes et les fenêtres, sans endetter la Mission ; mais que de choses manquent encore ! Si un lecteur bienveillant désirait contribuer à l'édification d'une « maison de la prière » en pays de mission, Votre Grandeur voudra bien lui indiquer les moyens de le faire utilement...

Pour la subsistance du Missionnaire, j'ai trouvé animaux, champs de pommes de terre, jardinet, etc... : l'essentiel de la vie, quoi ! Là encore, je n'ai cru mieux faire que de marcher sur les traces de mon prédécesseur.

Ainsi la Mission possède quatre animaux, deux champs cultivés, — il y a 100 sacs de pommes de terre en cave, — des prairies à foin qui s'agrandissent chaque année, aux dépens des saules qui bordent les rivières et les lacs, auprès de la Mission. Une autre source de revenus pour nous, c'est la chasse et la pêche. Il y a près de la Mission des petits lacs, qui servent de viviers pendant l'été. Quand la viande ou le poisson font défaut, le Père prend son fusil ; et, si la « Guigne » n'est pas du voyage, il rapporte des canards pour agrémenter le menu — pendant une semaine, parfois. La provision épuisée, on recommence ; et, à l'automne, on y va même en grand, afin de faire provision pour l'hiver. Il vient un temps où les canards sont trop gras pour s'envoler ; et, alors, on les chasse à son aise, même sans être un « Nemrod ». En automne encore, le Missionnaire tend des pièges ; et il n'est pas le plus malchanceux, comme en font foi les « traites », tirées sur les Compagnies de fourrures, que Votre Grandeur reçoit, périodiquement, pour être portées au crédit de la Mission.

Enfin, un grand changement est en train de s'opérer dans nos parages, par l'ouverture d'une voie ferrée, passant à 60 milles, à peu près, d'ici. Le transport des marchandises — qui venaient, autrefois, de *Big-River*, à 300 milles de distance — est beaucoup simplifié ; de plus, il y a espoir, dans un avenir rapproché, de voir s'établir, chez nous, un service postal, lequel ne s'arrête, aujourd'hui, qu'à 150 milles de la Mission ! C'est ainsi que, printemps et automne, le Missionnaire reste, quatre ou cinq mois, sans nouvelles de l'extérieur ; non que les menues nouvelles l'intéressent outre mesure, mais il y a la famille, naturelle et religieuse, et il y a le pays, auxquels on tient par toutes les fibres de son cœur.

Mais si ce progrès matériel est appréciable, je n'oserais en dire autant au point de vue moral ; car cette voie nouvelle va déverser dans le Nord des gens de tout acabit, dont l'influence ne peut manquer d'être néfaste sur nos Indiens — qui ne prennent, en général, que les défauts des blancs, sans en prendre les qualités.